

La guerre des imaginaires

Sites et revues de poésie

Pierre Colin

Certaines revues d'écriture sont-elles en train de devenir le dernier rempart, le dernier lieu de résistance par la poésie contre le « prêt-à-penser », le « prêt-à-crée », le « prêt-à-imaginer » ? L'édition d'aujourd'hui – la grande, comme la moins grande – semblent s'engager dans une course destructrice contre la diversité des modes d'être, des modes de penser, la pluralité des expressions des imaginaires. Or c'est de cette multiplicité que s'origine le potentiel civilisationnel des langues. Il y a, à l'inverse, une uniformisation mondialiste des imaginaires, des cultures, qui se répand comme une pandémie à l'échelle du monde, évacuant l'homme de ses mots, l'humanité de la langue. Ne subsiste plus qu'un ersatz de langue, un salmigondis de langages, énoncés vides de contenu, de rêve, d'utopie ; au lieu d'un désordre créateur, s'installe et se généralise un « faux désordre » meurtrier, un chaos de surface générateur de rien¹. Un nouveau totalitarisme envahit l'écriture, déborde les médias de la pensée binaire, abandonnant progressivement ces laboratoires de la langue que furent et continuent d'être certaines Revues d'écriture². La poésie est en danger. Et l'on n'est pas sûr que ses prédateurs les plus terribles ne sont pas aujourd'hui les poètes eux-mêmes. Ceux en tout cas qui tiennent le monde de l'édition entre leurs mains, qui contrôlent la presse littéraire, les médias spécialisés. Ces lieux de publication, tous dépendants de la grande presse, ne seraient-ils qu'une expression des mentalités néo-libérales dominantes ? Les grands patrons de presse ne sont-ils pas aujourd'hui les mêmes qui dirigent l'industrie de l'armement, génèrent un peu partout des conflits destructeurs, sources de profits considérables pour les capitaux apatrides ? Les néo-lettristes et autres « son@artistes » seraient aujourd'hui l'avant garde d'une véritable guerre contre l'imaginaire ?

Le mythe irrigue la parole

Une incompréhension, imputable à une ignorance réciproque des cultures, d'une intolérance à la culture de l'autre, et aussi, il faut bien le dire, d'une volonté d'intégration à marche forcée, peut être tenue pour responsable des tensions entre individus venant d'horizons culturels différents. Cela se traduit par la montée des communautarismes dans les sociétés multiculturelles, et – dans l'accès aux savoirs – par une difficulté d'accès aux apprentissages, liée à différents phénomènes que l'ethnométhodologie a bien mis en évidence. L'imaginaire signifié dans les mythes est vécu comme une technique de dévoilement du réel, au même titre que la pensée scientifique. Le mythe apparaît comme constitutif de l'émergence du futur.³ La fonction mythique de la langue, la "restauration du symbolique" qu'elle met en œuvre, irrigue la parole d'un symbolisme sans lequel il ne peut y avoir ni invention, ni art, ni apprentissage. Cela est l'un des enseignements majeurs de l'anthropologie, et d'une approche multiculturelle des faits sociaux. Dans le cadre de l'école, un travail sur les symboles pouvait favoriser l'intégration des apprenants issus d'une autre origine culturelle

1 On est bien loin de ce cette injonction de Nietzsche : « Il faut porter du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse ! »

2 Voir un choix d'adresses de Sites en fin d'article

3 « Les trois Voies de l'Imaginaire », : *Le messianisme, la possession et l'utopie*, ed. Universitaires

en donnant à la langue une plus grande mobilité symbolique, indispensable pour apprendre⁴. En appelant à un autre regard sur les cultures, cet apport de l'ethnologie posait la question de la citoyenneté en termes d'identités culturelles, de rencontres, de différences et d'ouvertures, d'interculturalité. L'école et la société toute entière inventaient des pratiques permettant des effets d'interactions et d'inter-ruption, propres à favoriser un dynamisme créateur chez tous les partenaires, afin que les différences s'affirment, que les identités culturelles se reconnaissent, et que se nouent de nouvelles relations à égalité entre les personnes⁵. L'anthropologie laissait entrevoir un possible nouveau contrat social respectueux des différences, et favorisant l'enrichissement de chacun par la pluralité des identités culturelles. Cette perspective paraît aujourd'hui largement compromise par le développement de nouvelles pratiques littéraires qui s'attaquent au fondement même de la culture.

La poésie contre l'emportement linéaire de la parole

La poésie, selon Bernard Noël, est un acte d'insoumission contre « l'emportement linéaire de la parole »⁶ : elle rejoue symboliquement ce moment où l'humanité apparaît, en se redressant, en se mettant debout, libérant ainsi la bouche pour parler et plus tard la main pour écrire. Le poème se tient lui aussi debout dans l'espace de la page : « En se révoltant contre la ligne, la poésie... recrée une origine. » Bernard Noël ajoute que c'est dans ce travail sur la verticalité du langage que par « La métaphore et l'image poétique ont travaillé à défaire tout le système de références, qui attachait les mots aux choses. » Ce redressement, dit-il, met « debout le corps du poème. » On peut dire que cette affirmation a servi de référent à la définition même de la poésie, et cela depuis l'origine. Il n'est pas inutile par ailleurs de rappeler que cette conception de l'écriture, en tant qu'art du langage, est ce qui permet au sujet humain de se construire à travers le langage. La lecture d'un texte poétique peut se présenter comme une dialectique entre l'univers du sujet et celui du texte. Le "désir inconscient" de l'auteur et celui du lecteur se rencontrent. *"La métaphore, les déplacements, figurent dans l'écriture comme trace littérale de l'origine, c'est-à-dire du plus inaccessible des désirs de l'écrivain ... Il touche ainsi le manque essentiel en chacun de nous et met en mouvement le désir inconscient",* écrit Octave Mannoni. *« La communication poétique se fait alors quand le désir d'écrire et sa contrepartie, le désir de lire, suivent assez fidèlement ce qui ne veut pas dire clairement - sous les leurres, le cheminement du désir inconscient lui-même. »*⁷

La poésie « nove » n'énonce rien

Dans un texte du CRELID, l'auteur nous met en garde contre certaines pratiques artistiques actuelles qui rompent délibérément avec la communication poétique, telle que Mannoni la définissait. *« L'un des problèmes de la poésie contemporaine (comme de beaucoup d'autres pratiques artistiques) est que l'on se trouve pour ainsi dire privé de critères de justification*

4 « Le pourquoi du désir », article, Dialogue N° 78, GFEN – site : www.gfen.asso.fr

5 « L'interculturalité en éducation », article, Dialogue N°87, GFEN – tél : 01 46 72 53 17

6 « Où va la poésie ? », Bernard Noël, Editions Unes

7 « Clé pour l'imaginaire », Octave Mannoni, Le Seuil.

du jugement, pourtant nécessaires à l'affirmation d'une valeur partageable. » Cela devient de plus en plus net dans les œuvres que l'on classe le plus souvent sous la même appellation de « *Poésie sonore* », mais qui regroupent la poésie lettriste, la poésie sonore, la poésie visuelle, orale, la poésie action, électronique, et tout ce qui s'énonce plus généralement sous le vocable de « *récitation-performance* ». Jean Pierre Depétris, dans un long article intitulé « *Pour Un Empirisme Poétique* » paru dans ATC Numéro 12, Réalité et langages, en mai 2004, écrit : « *Non une forme littéraire, la poésie contemporaine serait la part de la littérature qui passe la forme à la question. On pourrait alors étendre la définition à partir de la littérature jusqu'à toutes les activités humaines. La poésie serait l'activité humaine qui consiste à produire des formes d'énoncés. On ne peut alors continuer à éluder la question : quels énoncés ? Ou, si l'on préfère : qu'énonce la poésie contemporaine ? La poésie contemporaine n'énonce rien. Elle joue sur les formes des énoncés, pourrait-on répondre. Je doute pourtant de l'innocence d'un tel jeu dans un monde où la formalisation des énoncés est si bien fixée et ne fait pas question. En d'autres termes, un jeu, aussi futile soit-il, sur la forme des énoncés, ne pourrait s'empêcher de devenir un jeu sur tous les énoncés ; un jeu sur la façon dont toute activité humaine formalise ses énoncés.* » A partir de ce constat, on peut se demander précisément quels sont les enjeux de ce qui s'autoproclame aujourd'hui modernité, poésie contemporaine. Et tout d'abord bien préciser que des formes poétiques existent, que l'on pourrait classer sous le terme de néo lyriques⁸, qui ne se situent absolument pas dans cette modernité là ; il conviendrait aussi d'ajouter que les chefs de file actuels de la poésie performatrice ont fait leurs premières armes dans la mouvance du Lettrisme d'Isidore Isou –ce qui est loin de constituer une nouveauté⁹.

L'horizontalité du langage contre la révolution du désir

S'il n'est pas à situer lui-même, ni sa revue « *Java* », directement impliqué dans ce mouvement avant gardiste, Jean Michel Espitallier, déclare : « *Je suis assez attentif à ce que l'on appelle un peu hâtivement la nouvelle scène électronique. Je ne sais pas encore ce que cela pourra donner. Ces gens-là travaillent, cherchent, inventent - avec parfois de beaux résultats - et c'est tout ce qui compte.* » On pourrait dire pourtant qu'il participe à ce mouvement de fond, cette tendance lourde de la poésie la plus médiatisée aujourd'hui. Ainsi, dans le même interview, l'auteur de l'anthologie « *Pièces Détachée* », où l'on retrouve la plupart des chefs de file de ces nouvelles tendances, déclare en ce qui concerne ses choix éditoriaux : « *Ce qui me paraît aujourd'hui le plus neuf, le plus intéressant, c'est ce jeu sur la surface, la légèreté de façade, une mise à distance par rapport au fétichisme du langage, aux phantasmes d'une écriture verticale, enracinée dans l'inconscient, dans l'histoire, la récusation de toute noirceur néo-romantique, etc. Oui, nous sommes passés de la verticalité, du cryptage psychanalytique à une horizontalité qui joue sur la vitesse, la désinvolture maîtrisée (elle n'est qu'apparente), la surface...* » En peu de mots, tout est dit. Pour ces poètes, il s'agit en fait de refuser le sujet, de refuser l'imaginaire, au profit d'un jeu de surface d'une vanité et d'une inconsistance affligeantes. On est bien loin de ce que le

⁸ « *Les Nouveaux Lyriques* », par Jean Michel Maulpoy

⁹ J'ai relu avec un brin de nostalgie l'éditorial du N° 29 de la Revue Les Lettres (« *Manifeste pour une poésie nouvelle, visuelle, et phonique* ») de Pierre Garnier daté du 30 Septembre .. 1962 ! Ça ne nous rajeunit pas ! S'y trouvait déjà une cahier –« *Poèmes à voir* »– sans nom d'auteur ; on peut penser qu'il s'agit d'Henri Chopin, d'après ce qu'on peut lire dans l'éditorial.

philosophe Jacques Rancière proclamait être le statut du créateur dans le monde agité d'aujourd'hui : « *Pour l'homme, l'existence réclame la lutte et le déchirement...* » Et non la soumission à une prétendue « objectivité » des lois et de « l'homme éternel », bien faites pour occulter l'autre, la part de soi chez l'autre, la parole, tout simplement... « *A travers les corps angéliques de la post-modernité, le poète se fraie aujourd'hui un chemin qui emprunte à la révolution du désir; la profération toujours plus dense d'une parole charnelle, ambiguë, mutilée, tragique...* »¹⁰

Le poète invente du réel en s'inventant lui-même

On ne peut d'ailleurs s'empêcher de mettre de telles orientations en parallèle avec les affirmations de la nouvelle littérature « minimaliste, déprimiste »¹¹, qui rejetant les figures de la langue (la métaphore, en particulier, et la fiction en général) au nom d'un néo-réalisme, (rejointe en cela par une nouvelle littérature prolétarienne avec laquelle elle se conjugue) ; cette forme d'écriture est à l'opposé de ce besoin humain fondamental de se nourrir d'imaginaire, de fiction, de rêve, d'une pensée mythique vivante ; elle contribue à créer une « culture dominante » - une utopie négative - qui joue contre l'homme¹². Il en est ainsi de ces travaux réalisés "Pour en finir avec la métaphore", véritable théorie de combat contre ce qui est appelé le "mythe de la signification", et qui constituerait, selon ces exégètes l'erreur fondamentale de la poésie depuis l'origine, « l'image poétique » telle qu'elle a pu se comprendre et se réfléchir, d'Héraclite à Hölderlin, et de Heidegger à Ricœur...¹³Ces analyses sont évidemment basées sur une conception très discutable du « poétique » et de l'activité du poète. La fonction du poète en effet, sa modernité, ne sont pas d'accréditer - contrairement aux assertions récurrentes dans ce type de recherche¹⁴- qu'il existerait un sens au-delà du sens, en inscrivant le poème dans une quelconque métaphysique du langage ; en vérité le poète par son travail invente "du" réel, en s'inventant lui-même; il participe à la mythogénèse de l'espèce, il crée une signification sans fin pour chaque image : il recrée "le pourquoi du désir".¹⁵

La « novPoésie » est-elle d'inspiration « NÉOlibérale » ?

Ce rejet de l'imaginaire comme l'une des sources de la fiction créatrice, (mais aussi une des voies du mythe) ne contribue-t-elle pas à laisser des groupes humains s'enfoncer dans un

10 D'après Jacques Rancière « l'Inconscient esthétique »

11 Cf Ce pamphlet de Christophe Donner : « Contre l'imagination », avec cette superbe envolée (lyrique ?) : « L'imaginaire, poison de la littérature ! ».

12 « Cultures et Barbaries », P. Colin, Revue Dialogue N°, GFEN.

13 *Le langage figuré ne signifie rien* : « Cette thèse réserve le bénéfice du sens au seul langage littéral. On peut donc y voir une position qui met radicalement en question la théorie de la double signification (*la métaphore) – et a fortiori delà double référence – thématisée par Ricœur et constamment à l'arrière plan des interprétations philosophiques de la métaphore et de la tentative, plus ou moins avouée, de faire jouer au sens figuré un rôle plus essentiel ou plus fondamental que celui du langage littéral, c'est à dire ordinaire . » Jean Pierre Cometti (voir ci-dessous : citation de la thèse de Wittgenstein sur la métaphore).

14 Pour en finir avec la métaphore », Jean Pierre Cometti, « Poésie et Philo Farago/Marseille/Oct. 97 », pg 105.

15 « Pour une poétique de l'hérésie », P. Colin, Revue « Cahiers de Poèmes » N°69 , GFEN.

dogmatisme religieux ? On peut craindre que cette haine de la littérature comme régulatrice de l'imaginaire, et donc libératrice de pouvoir sur la réalité, ne soit qu'une déviance de l'art née de la crise de civilisation(s) que traverse l'humanité. Car l'art est politique¹⁶. Et l'innocence dans ce domaine est un service rendu aux forces d'aliénation et d'exploitation de l'homme par l'homme. Ce véritable recul de civilisation, sous couvert de modernité, est en fait un projet d'inspiration néo-libérale, qui accompagne fort bien la mondialisation, telle qu'elle s'opère aujourd'hui, après Seattle et la tentative de mise en place de l'OMC. Une certaine forme de littérature contribue ni plus ni moins qu'à préparer les mentalités à l'acceptation d'un monde vidé de son sens, comme une certaine forme de poésie aspire à vide l'énoncé du poème de toute signification imaginaire, historique et philosophique. L'art, et surtout, la poésie, art du langage, est le fondement des civilisations : il est le gage de l'invention de la modernité. A l'inverse, la négation de ce rôle historique de littérature, est un empêchement à ce que les lecteurs, les intellectuels, les masses, se réapproprient ensemble l'avenir de notre monde. Vu (entendu ?) de l'extérieur¹⁷, cette « novPOESIE » paraît complètement dérisoire. *« Les nouveaux poètes (français) semblent admettre l'idée que le discours est entièrement réversible, qu'il constitue un sac de mots jetables où la "vérité" - plus que relative - peut être défaite ou produite à partir des bruits d'un synthétiseur ou des sémantismes énergumènes.../... Que les poètes sonores français se servent du sophisme de la "nouveauté" - cette trace indélébile du désir de modernité (en l'occurrence entre post-modernes) - pour s'auto légitimer, a de quoi faire rire. Vouloir sortir la poésie française de l'ombre à partir de "la notion de courage, la volonté de s'exposer"... relève du chauvinisme plus que de l'exhibitionnisme. Les révolutions artistiques ne s'imposent pas à coups de manifestes ou par le brouhaha de leurs promoteurs mais grâce à la conception d'œuvres de qualité. »*

La poésie n'est pas un jeu de surface, mais la condition de l'humanisation

A mon sens la conception de l'art sous-jacente à cette "nouvelle poésie" - scénique, gestuelle, techno, phonique, vidéo, virtuelle, digitale, cyber, "objectiviste", *poésie-net*, mathématique, technologique ou informatique - est bien plus plus néfaste que dérisoire. Elle participe d'une instabilisation des sujets dans leur langue. En donnant de l'écriture l'idée qu'elle n'est qu'un jeu futile, « un effet de surface » ou de dérision, elle participe d'une déshumanisation du langage, d'une destruction programmée de l'imaginaire comme lieu de pouvoir de la personne sur le réel. *« Pouvoir de l'imaginaire ? Oui, mais à condition d'ajouter que l'imaginaire est précisément ce qui échappe au pouvoir »*, écrivait Maurice Blanchot. Privé de cette instance de régulation, le sujet perd ses repères, la pensée mythique, ne joue plus son rôle de *« transformation du chaos en cosmos signifiant »*, selon la formule de l'ethnologue François Laplantine. L'homme devient la proie de tous les intégrismes : l'idéal d'une société pluriculturelle s'éloigne. La perspective que proposait Edouard Glissant d'en finir avec une conception univoque de l'identité de chacun ou de chaque culture : - *"il faut essayer de savoir comment être soi-même en étant l'autre, littéralement."*, déclarait-il au Parlement des Ecrivains – cette utopie s'éloigne. *« Ce sont donc de nouvelles formes de résistances aux oppressions mentales et physiques qu'il faut mettre en place... »*, ajoutait-il. Rien de plus urgent en effet que de résister à cette déshumanisation par la destruction de la faculté de créer. Ecrire, c'est avant tout se forger un positionnement

¹⁶ La Nasse, Laurent Grisel, Editions En Forêt.

¹⁷ cf. Polémique sur la poésie en France, article du poète mexicain Bernardo Bolanos

critique sur le monde social où s'inscrit le poème. Le poète est l'homme en alerte irrigant son art par une réflexion sur les impasses, les points aveugles de la création, quand celle-ci ne se fie qu'à elle-même et à la subjectivité de son auteur, à fortiori quand elle n'est plus qu'un exercice groupusculaire, ésotérique à vocation totalitaire, au service d'une mondialisation néolibérale.

Créer partout des comités de vigilance de l'art et de la science

Adorno parlant de la crise de l'œuvre insistait sur la nécessité de la lutte contre « la *réalité empirique aliénée* » où nous sommes, en rappelant que l'art n'a pas d'issue à proposer, mais qu'il met du désordre là où il y a un ordre meurtrier¹⁸. Une idée que Michel Camus reprend d'une autre manière quand il écrit : « *La poésie célèbre les noces des contraires pour accéder au pressentiment de leur source énigmatique.* » Rappelons-nous en effet, que « *la poésie ne cesse d'être le lieu où se reformule constamment un rapport au monde et au sens. Elle est cet espace d'écriture inquiète, perplexe et « chercheuse »... où l'homme se met le plus directement aux prises avec son propre langage. Le lieu de l'invention et de la conscience tout à la fois. Du même coup, l'expression "poésie postmoderne" est absurde, car la poésie est essentiellement connaissance, sur le mode de la tension et du conflit. Si son histoire est jalonnée de querelles, c'est qu'elle est elle-même essentiellement querelle. Elle est "métier de pointe", elle se tient en avant. Son domaine n'est pas la post-modernité mais "l'extrême contemporain".*¹⁹ La poésie est une chose trop sérieuse pour être laissée aux poètes. Elle est l'héritage et l'avenir de l'homme. Il y a urgence à constituer partout des comités de vigilance de l'art et de la science, comprenant des poètes des artistes et des hommes de sciences, chercheurs et érudits, citoyens, car tous les hommes sont maîtres et comptables de l'avenir de la parole, le plus précieux des biens construit par depuis l'origine de l'humanité. Rien n'autorise des idéologues à dilapider ce trésor de l'humanité. L'art, plus que jamais est le fondement même du politique. Face à la guerre de l'imaginaire, le temps est venu de faire front aux nouveaux barbares à la langue de velours.

Pierre Colin

18 Mots de l'étranger et autres essais, Théodore W. Adorno, Maison des Sciences de l'Homme

19 « La poésie française depuis 1950 », par Jean-Michel Maulpoix.